

Georg Lukács

*L'édification du socialisme et la genèse de l'homme nouveau.*

*Platonov*  
*Immortalité.*

1937

Traduction de Jean-Pierre Morbois

Ce texte est la traduction de l'essai de Georg Lukács :

Platonow: *die Unsterblichen*.

Il occupe les pages 472 à 483 du volume *Probleme des Realismus II, der russische Realismus in der Weltliteratur*, t. 5 des *Georg Lukács Werke*, Berlin & Neuwied, Luchterhand, 1964.

Il était jusqu'à présent inédit en français.

Toutes les notes de bas de page sont du traducteur.

Le texte que nous présentons ici commente une œuvre de l'écrivain soviétique Andreï Platonov <sup>1</sup> inédite en français <sup>2</sup> (*Бессмертие*, *Immortalité*). Elle a été publiée pour la première fois dans la revue *Литературный критик* [Critique littéraire] à laquelle collaboraient Georg Lukács et Mikhaïl Lifschitz.

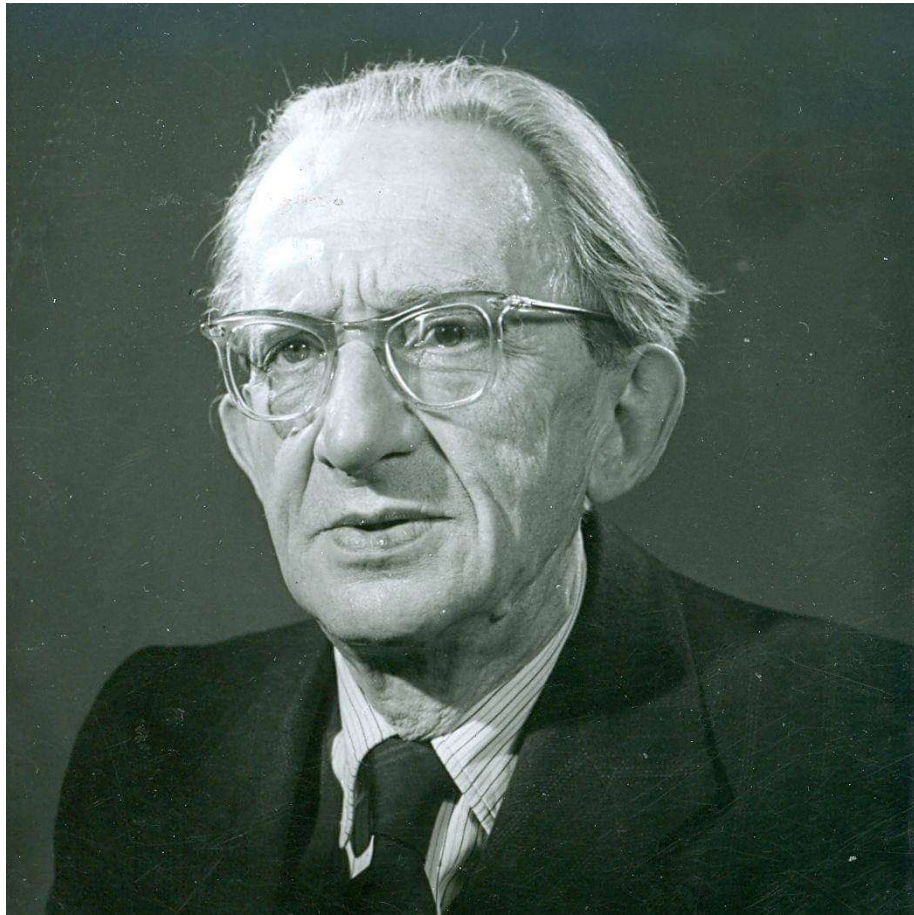
Nous sommes en 1937, à l'époque des grandes purges, des procès staliniens, à l'heure du soupçon généralisé. La recension que donne ici Lukács de la nouvelle de son ami Andreï Platonov est l'occasion pour lui de rappeler ses conceptions de la construction du socialisme, de son but ultime (l'épanouissement diversifié de la personnalité humaine) et du reflètement qu'il convient à son sens d'en faire en littérature. Le « héros socialiste » n'est pas pour lui un idéal-type parfait, mais un être en devenir, vivant, avec ses qualités et ses faiblesses, qui éduque ses collaborateurs, avec rigueur mais aussi avec bienveillance, et s'éduque en même temps lui-même.

Nous joignons en annexe (page 22) un article consacré à cette nouvelle de Platonov, issu d'un site de critique littéraire en langue russe (Gorki).

---

<sup>1</sup> cf. en page 4 la notice sur Andreï Platonov.

<sup>2</sup> De ce fait, les citations du livre russe sont traduites de la version allemande donnée par Lukács.



A handwritten signature in cursive script that reads "Georg Lukács". The signature is written in dark ink on a light-colored background.

Georg Lukács (1885-1971)

## **Andreï Klimentov, dit Platonov.**

[Андрей Платонович Платонов]

(1899-1951), écrivain soviétique.



Andreï Platonov est l'un des plus grands écrivains russes de la période soviétique. Il fut l'un des tous premiers écrivains à émerger de la Révolution de 1917 et à tenter de mettre en littérature l'esprit de la révolution bolchévique. Il participa à la guerre civile.

Ingénieur agronome chargé de la bonification des terres, c'est avec ténacité qu'il se consacra pendant des années à un travail intense au sein d'une nature aride, indifférente et destructrice. Les héros de ses romans et de ses nouvelles ressentent la misère et la souffrance comme une deuxième peau et aspirent à soustraire la réalité humaine à toute oppression extérieure pour l'ouvrir au jeu de ses possibilités authentiques.

Dans les années 1930, il collabore au journal *Literatourny kritik* (Литературный критик) et se rapproche de Georg Lukács.

Après 1933, ses écrits sont régulièrement confisqués. Alors qu'il était un communiste fervent, la plus grande part de son œuvre a été interdite de publication de son vivant en raison de son scepticisme, tant envers la collectivisation qu'envers la politique stalinienne. Il estimait que la révolution libérerait l'esprit populaire. Il ressentait le processus révolutionnaire comme un formidable événement moral et spirituel, plus encore que politique et économique, et il fit de la révolution la structure interne de sa mythologie poétique. L'écriture puissante et singulière de Platonov se montre apte à saisir le moindre tressaillement de la vie humaine dans son essentialité et du monde dans son infinitude.

Œuvres traduites en français

*La Ville de Villegrad*, (1926) trad. Lily Denis, Gallimard, 1971

*Djann suivi de Jokh, le filou* (1927) Robert Laffont, 1999.

*Le chemin de l'éther* (1927) L'âge d'homme, 1990

*Tchevengour*, (1929) trad. Louis Martinez Robert Laffont, 1996.

*Le chantier & Roman technique*, (1930) Trad. Anne Coldefy-Faucard, Robert Laffont, 1997.

*À l'avance*, (1931) L'âge d'homme, 1990

*La Mer de jouvence*. (1935) Albin Michel, 1990.

*Moscou Heureuse* (1936) trad. Anne Coldefy-Faucard, Robert Laffont, 1999.

## Platonov, *Immortalité*.

C'est à juste titre que l'on attend de la littérature socialiste qu'elle figure l'homme nouveau, socialiste. C'est à juste titre que l'on critique des œuvres où, dans les conditions nouvelles de la vie socialiste, apparaissent des personnages dont les caractéristiques ne se différencient guère, ou pas du tout, de celles de l'homme dans la société capitaliste. Mais cette attente se retourne parfois en exigence injustifiée : on voudrait que l'homme nouveau soit montré, dans les œuvres de la littérature soviétique, comme « parfait », comme homme totalement nouveau, qui n'aurait absolument rien de commun avec l'« ancien ». C'est en particulier dans la critique occidentale qu'apparaissent de telles exigences abstraites, erronées.

Nous pouvons par ailleurs trouver également dans quelques œuvres de notre littérature des orientations erronées analogues. Il est pourtant relativement facile de concevoir des vertus « socialistes », « pures », abstraites mais pour cela totalement rigides, et de les opposer aux particularités typiques de la société capitaliste définies et isolées tout aussi strictement (l'opposition grossière et absolue entre optimisme et pessimisme etc.). En revanche, il est incomparablement beaucoup plus difficile de montrer le processus complexe, contradictoire, de la *genèse* de l'homme nouveau au sein d'un environnement social qui lui-même est en cours de formation et souffre encore des reliquats économiques et idéologiques du capitalisme.

C'est pourtant la seule façon possible de montrer le véritable homme nouveau, car c'est en effet ainsi qu'il est engendré par la réalité. Un homme « parfait », achevé, qui se distingue à cent pour cent de *tout* ancien, cela n'existe pas dans la vie. L'être de l'homme nouveau est en même temps sa *genèse*. Il se forme en surmontant, aussi bien dans le monde extérieur qu'en lui-

même, le lourd héritage de la société capitaliste, surtout dans les domaines décisifs de la vie, en remplissant les tâches que lui pose l'histoire, avec les moyens nécessaires et justement pour cela aussi les seuls possibles. Le contenu, l'orientation et l'intensité de ce travail déterminent le caractère de l'homme nouveau. Les problèmes pour la solution desquels l'homme lutte, et le caractère de cette lutte montrent qui il est et ce qu'il représente : est-ce qu'effectivement l'homme socialiste, nouveau, est vivant en lui, et jusqu'où est-il parvenu sur la voie de la renaissance socialiste.

Humilité et simplicité : telles sont les qualités caractéristiques du récit dans lequel A. Platonov trace un beau portrait de l'homme nouveau, du chef de gare Levine. En recherchant la simplicité et en évitant toute phraséologie, Platonov simplifie au maximum sa composition. Il décrit la vie de la petite gare éloignée de Krasny Peregon au cours d'une brève séquence de temps qui ne se distingue en rien de particulier du cours habituel de la vie avant et après les événements rapportés.

Ce récit est donc un simple tableau du quotidien soviétique. L'appréciation d'une œuvre littéraire ne doit néanmoins jamais intervenir de manière formaliste, en fonction de caractéristiques superficielles, et le récit de Platonov confirme à nouveau cette vérité.

La réalité habituelle, quotidienne, la vie de tous les jours, est le thème préféré du naturalisme. Le naturalisme dessine des tableaux d'événements habituels, immuables, et évite – presque fébrilement – les événements et les personnages inhabituels, sortant de l'ordinaire, qui dépassent en quoi que ce soit la moyenne terne, ennuyeuse.

Le quotidien décrit par Platonov n'a rien de commun avec une telle grisaille naturaliste. Pour Platonov, la tâche principale consiste à montrer, dans le tableau du quotidien soviétique, les tendances d'évolution d'hommes qui luttent pour le socia-

lisme. Nous voyons leurs rudes démêlés avec les reliquats pernicioeux de la société capitaliste : le combat pour écarter cette obscurité, cette ignorance dans la conscience et les cœurs des hommes, ce désordre dans la vie et dans le travail qui sont encore des reliquats de la société précapitaliste ou de l'ordre capitaliste arriéré. Mais dans cette lutte, ils utilisent aussi pour leurs fins l'héritage capitaliste, il s'approprient les enseignements en matière d'organisation du capitalisme développé dans certains détails de la vie économique ; mais en même temps, ils luttent aussi dans tous les domaines contre les moyens spécifiques de l'organisation du travail, limités par la propriété privée, contre l'égoïsme et l'individualisme capitaliste, contre la cupidité et l'inhumanité qui est propre aux hommes déformés par le capitalisme et servilement soumis à son système de division du travail. Ce n'est que dans la lutte contre tous ces reliquats de la société de classes que s'épanouit l'économie socialiste. Les hommes qui écartent consciemment les obstacles externes et les difficultés internes édifient cette économie, c'est dans leur procès de travail et grâce à ce travail qu'ils deviennent des hommes socialistes.

Emmanuel Semionovitch Levine est l'un de ces hommes. Il remet en marche une petite gare. À la petite échelle de cette gare, il réalise le programme de réorganisation des chemins de fer mis en place par L. M. Kaganovitch.<sup>3</sup> Il ne se sent qu'un petit rouage dans le mécanisme colossal du transport ferroviaire soviétique.

Certes un petit rouage particulier dans un mécanisme particulier.

---

<sup>3</sup> Lazare Moïsseïevitch Kaganovitch [Лазарь Моисеевич Каганович] (1893-1991, issu d'une famille juive ukrainienne, premier secrétaire du Parti communiste en Ukraine de 1925 à 1928, membre titulaire du Politburo sans interruption de 1930 à 1957. Au cours des années 1930, il est commissaire du peuple aux chemins de fer, à l'industrie lourde et à l'industrie gazière.

Nous ne savons pas si Levine a travaillé longtemps dans cette gare, mais nous voyons combien le souci afférant l'a envahi corps et âme : mort de fatigue, la nuit, pendant son sommeil, il ressent dans son subconscient si tout est en ordre sur la ligne, dans le dépôt. Une fois, dans une conversation téléphonique, il interpelle l'employé de service de nuit : « Demain matin, je trouverai le coupable. Pourquoi je ne dors pas ? Non, je dors, mais j'ai rêvé de ce qui se passe chez vous... Attends un peu ! Que s'est-il passé à la butte de triage ? »

Et une autre fois : « Quand tout est tranquille là-bas, il en est alors de même dans mon sommeil. Quoi ? Non, je vais somnoler. Voyez-vous, si les locomotives sifflent, alors je m'endors. »

Il va de soi que dans le travail de Levine, technique et organisation prennent la première place. Il s'intéresse passionnément à chaque perfectionnement dans ces domaines. Il est devenu spécialiste. Il a introduit un système d'« informations préventives » ; il prend aussi conseil auprès de toute personne qui a de l'expérience au sujet de mesures de rationalisation à prendre, sur la possibilité d'appliquer dans le transport de nouvelles méthodes adéquates.

Sa passion pour le transport et l'organisation ne le précipite cependant pas un seul instant dans cette unilatéralité aride qui est caractéristique des dirigeants des entreprises capitalistes. Pour Levine, l'homme et la machine, l'homme et la technique sont indissociablement liés. L'homme domine la technique ; leurs relations réciproques fructueuses engendrent l'organisation socialiste de l'économie ainsi que l'homme nouveau. « Levine ne faisait aveuglément confiance ni à la technique, ni aux hommes, il aimait instinctivement les deux. »

La tâche, c'est de transformer les hommes, de les éduquer. L'art raffiné de Platonov se voit en ce qu'il nous montre, dans une petite séquence, apparemment insignifiante, de la vie qu'il

décrit, de ces très nombreux processus qui manifestent cette transformation interne des hommes. Certes, Platonov n'indique que l'orientation, que la tendance de ces processus ; nous ne voyons chez lui – et c'est là un point fort de sa création – aucun homme complètement transformé, mais seulement ce « point d'Archimède » sur lequel Levine appuie le levier ; nous voyons le mouvement qu'entraîne l'action de Levine, et l'orientation finale de ce mouvement.

La passion de Levine pour cette transformation de l'homme est un trait tout à fait caractéristique de sa personnalité. Mais pour comprendre le caractère socialiste de cette personnalité, on doit avant tout saisir en quoi consiste le contenu concret de cette passion. Levine n'est absolument pas un « moraliste », pas un « éducateur » abstrait de l'humanité. Son but immédiat, c'est de faire de ses collaborateurs (paysans ou demi-paysans) de bons cheminots. L'esprit socialiste de cette rééducation se manifeste dans cette dialectique complexe par laquelle les penchants et les particularités personnelles, individuelles des hommes isolés entrent consciemment en harmonie avec le travail. En même temps, la personnalité se libère de toutes les entraves, les capacités et la valeur humaine s'accroissent : le progrès du travail se rattache organiquement au développement de la personnalité.

La transformation du « matériel humain » paysan ou artisanal en ouvriers d'entreprise était l'une des missions historiques les plus importantes du capitalisme. Il a rempli cette mission en agitant le fouet de la faim. Les paysans arriérés, il les a transformés en « accessoires » dociles de ses machines, et l'avant-garde révolutionnaire de la classe ouvrière a dû mener contre le capitalisme un combat acharné pour empêcher la déshumanisation de ces prolétaires arriérés.

Levine le sait : pour changer un paysan ou un artisan arriéré en un véritable ouvrier qui domine la technique avancée de la

production socialiste, ce n'est possible que si l'on transforme cet homme en un membre de la société qui soit pleinement conscient de sa responsabilité. Avec cette même ouïe fine qui fait se réveiller Levine la nuit s'il n'entend pas le sifflement des locomotives et le bruit du triage, il prend garde aux paroles de ses collaborateurs, et pas seulement aux paroles, mais aussi aux silences, à l'arrêt du discours, pour détecter dans les âmes ces points malades qui ont jusqu'à présent empêché ces hommes de déployer leurs capacités, en premier lieu de devenir de bons cheminots.

Le travail à la gare et le fonctionnement ponctuel et sans encombre sont le point de départ et le but des soucis de Levine. La dialectique particulière de l'ordre socialiste se voit pourtant là aussi : ces moyens que Levine applique pour atteindre ce but immédiat – détecter les « perturbations » cachées dans la vie privée de hommes et « y mettre de l'ordre » – vont bien au-delà des tâches concrètes de l'organisation du travail d'une petite gare. Ils contribuent à faire croître *toutes* les capacités de l'homme, et pas seulement les « ferroviaires » et l'aident à sortir du cadre mesquin, étroit, déformant les hommes, de la vie villageoise ou du monde urbain petit-bourgeois. L'éducation d'un bon ouvrier ne se limite pas à lui enseigner comment bien effectuer le travail immédiat – elle élève et enrichit *toute* la vie de l'homme, elle lui confère l'énergie, l'intelligence et la persévérance, y compris dans sa vie privée. L'homme est effectivement, comme la dialectique nous l'enseigne, le produit de son travail, au sens le plus large du terme.

Levine sait cela. Pour lui, ce n'est pas seulement une vérité marxiste, mais aussi le base de la vie quotidienne, du travail normal, journalier. L'une des particularités les plus intéressantes de l'œuvre Platonov consiste en ceci : bien que l'auteur soit visiblement plus profondément et fondamentalement au

fait des problèmes techniques du transport ferroviaire que ces écrivains qui remplissent des chapitres entiers de leurs œuvres avec la description de machines (qu'ils ne connaissent que par des observations superficielles), il est néanmoins extrêmement économe de descriptions techniques. Toute son attention est consacrée aux hommes. L'appropriation de la technique ou l'incapacité à cette appropriation vont être montrées au miroir de tragédies ou tragicomédies humaines, d'héroïsme humain ou de faiblesses humaines.

Les destins des hommes que figure Platonov se regroupent tous autour du personnage de Levine. Ils sont aussi intéressants en soi, mais leur fonction essentielle dans le récit consiste à mettre en lumière ce rôle qu'un homme comme Levine peut jouer dans la transformation de la vie d'autres hommes.

Vu superficiellement, la narration de Platonov ne semble pas avoir d'axe compositionnel solide : elle consiste presque exclusivement en une série de conversations que Levine mène avec ses collaborateurs, de même qu'en idées qui précèdent ou suivent ces conversations. Le point de départ et la fin de ces conversations sont toujours le travail quotidien à la gare, l'élément central d'un quelconque petit souci « privé », domestique, d'un ouvrier. L'un a besoin d'un coq de race pour sa femme qui s'occupe d'élever des poules ; l'autre, pendant son temps libre, fabrique des pots ; le troisième, un employé aux écritures, ne veut être de service que de nuit, afin que son enfant ne reste pas tout le jour dans la maison vide.

La significativité humaine et artistique de ces conversations consiste en ce que s'y expriment des questions vitales. Le mariage avec une femme qui ne trouve aucune place dans la vie et qui de ce fait recherche constamment de nouvelles occupations, et de nouvelles, et des toujours moins sérieuses, désorganise aussi la vie privée et le travail du mari ; la cupidité d'un collaborateur affecte son travail productif. Et les

remarques critiques de Levine qui révèlent le lien direct entre la vie « privée » et le travail entraînent chez les hommes des idées et des sentiments nouveaux, qui influencent toute leur existence.

Partout se manifeste la sympathie de Levine pour ses hommes, sa disposition à leur venir en aide. Il s'efforce de connaître et de satisfaire tous les souhaits de ses collaborateurs – même les souhaits totalement privés, qui n'ont en apparence que peu de choses à voir avec la « cause », avec le travail – afin d'aider les hommes à se comporter plus fermement dans le travail, dans la vie. Pour autant, il n'est absolument pas un philanthrope, un homme au cœur tendre qui dit « oui » à n'importe quelle demande. Il va par exemple proposer une exclusion du parti pour un collaborateur visiblement incapable ; il refuse nettement à donner du travail à un homme qui a quitté un kolkhose dans l'espoir de trouver aux chemins de fer un revenu facile, sans travail astreignant.

Ainsi Levine – à chaque fois selon les circonstances, à chaque fois selon la valeur des hommes avec lesquels il a à faire – se révèle tantôt complaisant, tantôt sévère, il a de la sympathie ; il est bienveillant avec les hommes, ou il est inflexible. C'est un bolchevik authentique, comme l'exige l'édification socialiste. Il applique la ligne du parti, mais dans son domaine, il ne le fait pas mécaniquement, mais comme un homme autonome, à la pensée souple, et d'une profonde sensibilité, comme un dirigeant et un éducateur des masses.

Mais ne devient-il pas, par suite de ces qualités, l'un de ces « personnages idéaux » qui suscitent chez le lecteur un ennui justifié ? Il n'en est absolument pas question. Et certes pas parce que, par exemple, à la « figure idéale » du bolchevik – comme cela arrive malheureusement encore, par ci par là, dans notre littérature – on « associerait une quelconque caractéristique « négative » accessoire, pour justement en

raison de cette faiblesse, en faire un « homme vivant ». Une telle méthode n'est pas valable. Une poupée mécanique reste une poupée mécanique, et ne devient jamais un être humain seulement parce qu'une quelconque petite pièce sans importance aurait été abimée.

Les caractéristiques négatives ne sont pas encore, en soi, en mesure de donner vie à un tableau littéraire. La relation réciproque vivante entre les vertus et les défauts d'un homme, la conscience de ce que ces défauts ne sont pas un hasard externe, mais découlent très souvent des vertus, et combien ces qualités positives sont liées au destin social de l'homme et aux problèmes fondamentaux de l'époque : c'est là la seule base possible pour créer un tableau littéraire vivant.

Et c'est justement comme cela qu'est tracée l'image de Levine. Il n'est pas besoin d'une profondeur particulière pour détecter dans les traits de Levine une souffrance cachée. On la sent dans une conversation avec Pirogov (Levine veut demander l'exclusion de Pirogov du Parti) : « "Je n'ai pas plus de bien que toi, moi aussi je suis un homme pauvre, peut-être plus pauvre, plus malheureux que toi !" s'exclame Levin, laissant pour un instant libre cours à son indignation. »

Cette souffrance cachée, que Levine réprime par la force de sa volonté, s'explique par différents souvenirs, d'humiliations dans l'enfance, d'un amour malheureux, – souvenirs qui parfois surnagent dans le flot de son activité consciente comme des bulles d'air dans l'eau. Nous ne connaissons pas la biographie de Levine. Sa physionomie globale, intellectuelle et morale, tout le style de son travail nous montrent cependant qu'il a dû parcourir un rude chemin avant de pouvoir devenir le combattant pour le socialisme conscient et prêt au sacrifice dont nous faisons en lui connaissance.

Même maintenant, la vie spirituelle de Levine n'est pas exempte de conflits intimes. Il est clair pour lui, depuis

longtemps déjà, que dans sa nature, le transport est une chose simple, pas compliquée. « Pourquoi », se demande Levine, « le travail habituel, quotidien, ne suffit-il pas bien des fois, pourquoi faut-il des efforts douloureux ? L'homme rigide ou hostile – voilà la difficulté ! »

Qu'entraîne cette tension au travail dans la vie et l'activité de Levine ? Nous le voyons déjà : un souci concentré pour tous les hommes avec lesquels il collabore : « ... nous devons constamment, sans cesse, réchauffer l'autre de notre souffle, nous tenir proche de lui, afin qu'il se rende compte de sa propre importance, et réponde, ne serait-ce que par honte et mauvaise conscience, à la chaleur de l'aide reçue de l'extérieur par une vie honnête et un travail honnête. » Mais en même temps, indissociablement lié à cette qualité, se manifeste chez Levine un certain *ascétisme* qui est caractéristique de toute son attitude.

Nous avons déjà parlé de l'employé aux écritures qui demande à Levine l'autorisation de pouvoir travailler la nuit. Cette demande paraît suspecte à Levine, et il envoie Galia, sa gouvernante, au domicile de l'employé, pour connaître de plus près ses conditions de vie. Il apprend par Galia que la femme de l'employé travaille elle aussi tout le jour, et que l'enfant, laissé seul à la maison, pleure. Levine demande à Galia de rester au domicile de l'employé et d'attendre jusqu'à ce que les parents reviennent. « "Et qui va vous préparer le repas de midi ?", s'écrie Galia. – "Je ne mangerai pas", répond le chef de gare, "un estomac vide ne me fera pas bien mal". »

Galia, agit dans ce cas-là, non seulement de manière plus intelligente et pratique, mais aussi plus humaine que Levine. Elle le rabroue sévèrement et décide d'amener l'enfant au domicile de Levine pour pouvoir s'occuper des deux.

Cet épisode apparemment de peu d'importance met en lumière quelques traits essentiels de Levine, et l'estime qu'il a de soi,

non seulement comme personnalité, mais aussi comme type sociohistorique. Platonov revient souvent sur cette question. Dans la tête de Platonov fatigué s'agitent les questions suivantes : « En lui, ardemment, se pressent encore de nombreuses forces pures, puissantes – et son souhait serait curieusement de vouloir les dépenser rapidement, de s'épuiser dans le travail et les soucis, afin qu'un autre cœur inconnu, meilleur, plus heureux, jouisse des résultats d'une vie sacrifiée, impitoyable avec soi-même. Lui, Levine, lui semblait-il, ne pourrait jamais pouvoir vivre une vie parfaite. Il se considérait comme un être provisoire, un être de transition qui, au cours de l'évolution, historique, disparaîtrait rapidement – et alors, il n'y aurait plus de ces hommes tourmentés, inintéressants, préoccupés uniquement de wagons et de locomotives, et se serait sans doute bien qu'il n'y en ait plus. »

Ici et dans tous les autres cas, il est caractéristique que Levine se morigène par cette sous-évaluation de sa propre personnalité, justement en raison de sa meilleure qualité : en raison de son obsession passionnée du travail. Cela n'est pas un hasard, pas une particularité purement individuelle, et encore moins une excentricité. Tout cela est un vaste problème général de la période de transition, le reflet de la division sociale du travail au stade actuel de développement du socialisme ; certes un reflet subjectivement déformé, mais en même temps aussi nécessaire, justement sous cette forme.

La division sociale du travail dans le capitalisme a toujours été l'objet de contradictions internes. D'un côté, elle fut un puissant levier qui a favorisé la croissance des forces productives matérielles, et en même temps aussi les qualités personnelles de hommes ; leur capacité, leur savoir, leur expérience. Mais d'un autre côté, cette division du travail a déformé, défiguré les hommes (et pas seulement les ouvriers, bien que ce fut assurément de la manière la plus grave), en en

faisant des « spécialistes » unilatéraux, des accessoires mécaniques de la machine. La division sociale du travail dans le capitalisme empêche ainsi le développement de la personnalité. Les grands artistes et penseurs de la période capitaliste élèvent aussi toujours une protestation résolue contre les limites qui font obstacle au libre développement de la personnalité, et la poussent même à disparaître. Engels apprécie hautement le large développement, diversifié, des grands hommes à l'époque de la Renaissance, et souligne que la division du travail capitaliste encore peu développée était la base sociale de cette culture. <sup>4</sup>

Dans le socialisme, la situation se modifie radicalement, mais évidemment pas en un instant, pas d'un seul coup. Prenons le rapport de l'homme au travail. Il est tout à fait caractéristique que Marx, lorsqu'il énumère les conditions économiques et idéologiques de la *phase supérieure du communisme*, à côté de la disparition de « l'asservissante subordination des individus à la division du travail », à côté du développement diversifié de l'individualité et de la croissance des forces productives, souligne encore aussi que « le travail ne sera pas seulement un moyen de vivre, mais sera devenu le premier besoin vital. » <sup>5</sup>

Ces conditions préalables de la phase supérieure du communisme se développent déjà à la première étape du socialisme en voie d'édification, mais elles ne peuvent évidemment pas encore exister sous leur forme définitive, parfaite et harmonieuse. La voie vers leur matérialisation est nécessairement contradictoire.

Ces contradictions sont de types multiples. Ces perturbations de la bonne organisation du travail contre lesquelles Levine se

---

<sup>4</sup> Engels, *Dialectique de la nature*, trad. Émile Bottigelli, Paris, Éditions Sociales, 1961, introduction, pp. 30-31.

<sup>5</sup> Karl Marx, *Critique du programme de Gotha*, trad. Sonia Dayan-Herzbrun, Paris, les éditions sociales, 2008, pp. 59-60.

bat constamment font partie des obstacles les plus primitifs et qui se présentent en masse. Les contradictions internes de Levine ont cependant les mêmes racines sociales ; sauf qu'elles se portent chez lui à un niveau supérieur de la conscience.

La grande majorité de ses collaborateurs ne comprend pas encore ce que signifie à proprement parler le travail nouveau, socialiste. Les hommes doivent s'affranchir de leur esprit petit-bourgeois borné pour bien voir comment le travail socialiste les éduque, en fait des hommes multilatéralement développés qu'ils ne pouvaient auparavant pas du tout imaginer.

Levine se situe à un niveau incomparablement supérieur. Sa souffrance ascétique, son abnégation découle de l'impatience, de l'idée de brûler l'étape de la phase actuelle de développement. Cette anticipation intellectuelle, ce regard constamment tourné vers l'avenir ne sont pas seulement subjectivement justifiés comme moments particuliers, mais ils sont aussi objectivement nécessaires. La transformation consciente de la réalité sociale, de l'économie et des hommes, serait impossible sans cette anticipation intellectuelle de l'avenir.

Les grands dirigeants et théoriciens du socialisme relient la juste compréhension du développement futur au comportement courageux, réaliste, à l'égard du présent, à la pleine compréhension de ses contradictions et de ses lacunes.

Dans une conversation avec Gorki, Lénine parle du bonheur des enfants qui n'auront plus à porter sur leurs épaules les lourdes charges du présent ; mais il ajoute aussitôt : « Pourtant, je ne les envie pas. Notre génération est parvenue à accomplir un travail d'une énorme importance historique. La cruauté de notre vie imposée par les conditions sera un jour comprise et approuvée. Tout sera compris, tout ! »<sup>6</sup>

---

<sup>6</sup> Maxime Gorki, *Erinnerungen an Zeitgenossen*, Berlin, Aufbau, 1951, p. 249.

Une compréhension aussi profonde des contradictions de la vie n'est cependant pas simple et n'est absolument pas évidente. Cette compréhension, seuls l'atteignent les véritables, les grands dirigeants. Chez des hommes de moindre niveau, on trouve très souvent une faille psychologique entre les éléments contradictoires de cette unité complexe : ou bien la lumière du futur assombrit la réalité relativement insipide, ou bien les acquis de présent entraînent une autosatisfaction, un contentement de soi, qui dissimule par différents succédanés les lacunes réelles du présent.

Revenons aux problèmes vitaux de Levine. Il n'est pas juste d'admettre qu'au stade actuel l'évolution, le développement diversifié de la personnalité humaine serait déjà atteint ; il est cependant tout aussi faux de *ne* voir dans l'homme de cette période *qu'un* médiocre créateur des conditions préalables nécessaires pour l'avenir, *qu'un* phénomène temporaire, une sorte de « fumier de l'histoire ». <sup>7</sup>

Levine penche pour cette dernière conception. Elle est pour le travail indubitablement plus héroïque, plus profonde et plus utile que la vaine autocomplaisance que nous pouvons voir chez de nombreux travailleurs ; malgré cela, même cette conception est erronée.

Levine ne comprend pas la valeur autonome de l'homme du présent, même s'il est de fait un phénomène de la transition. C'est là que réside la cause psychologique de sa souffrance et de son ascétisme. De son autolimitation juste et nécessaire dans cette situation, il tire des conclusions beaucoup trop larges au sujet de son prétendu manque de valeur. En même temps qu'il se sous-estime lui-même, Levine sous-estime pourtant aussi

---

<sup>7</sup> On trouve l'expression *engrais*, ou *fumier de l'histoire*, chez Boukharine, *la théorie du matérialisme historique*, Paris, Anthropos, 1971, § 34, p. 128, et chez Gramsci, *Cahiers de prison*, cahier 9, § 54, Paris, Gallimard, 1983, tome 2, p. 438.

– inconsciemment et contre sa volonté – le socialisme auquel il est si passionnément dévoué, auquel il est prêt à chaque instant à sacrifier sa vie.

Dans la sphère de ses collaborateurs, Levine est un véritable camarade et un bon éducateur, qui amène les hommes au socialisme. Platonov montre pourtant que même cet éducateur doit être éduqué. Nous avons déjà parlé de cette remontrance que Levine reçoit de sa cuisinière. La deuxième remontrance est encore plus importante et beaucoup plus profonde, – elle vient du camarade Kaganovitch.

Lors d'une conversation téléphonique marquée par un respect mutuel profond, inexprimé, de deux bons travailleurs, Kaganovitch souligne la justesse de l'organisation du travail par Levine, mais il l'élève à un niveau supérieur, il la généralise. Kaganovitch dit : « L'homme ne doit pas non plus s'habituer à lui-même, car il s'accommode alors du monde entier, et celui-ci est encore mauvais... » Mais en même temps il dit : « Écoutez-moi, Emmanuel Semionovitch, si vous vous ruinez la santé à Peregon, j'enquêterai sur cette affaire comme pour des dommages causés à des milliers de locomotives. Je vais contrôler quand vous dormez, mais ne faites pas de moi votre bonne d'enfants. »

Kaganovitch également se donne totalement à son travail, il lui sacrifie son repos nocturne, tout comme Levine. Cela est très finement mentionné dans la réponse de Levine : « Selon toute apparence, il fait aussi nuit actuellement à Moscou, Lazare Moïsseïevitch, là-bas aussi, les hommes ne se couchent qu'au petit matin pour dormir. » Dans les paroles du commissaire du peuple, il est cependant contenu un sérieux avertissement, une critique fraternelle du mode de vie ascétique exagéré de Levine. Dans la nuit qui suit cette conversation téléphonique, on se renseigne à nouveau au sujet de Levine, quelle est sa santé, est-ce qu'il dort. « Comme si vous étiez un grand

homme, immortel », plaisante l'homme de service. Oui, et il en est effectivement ainsi, quoique Levine, dans son ascétisme, puisse le nier.

Une telle problématique est la problématique de beaucoup d'hommes, des meilleurs de notre époque, une problématique typique de l'homme socialiste d'aujourd'hui. L'impatience, le refus de s'accommoder de l'imperfection de la réalité, était autrefois un trait caractéristique des révolutionnaires, c'est maintenant aussi un trait important de leur caractère. L'apparition de cette impatience dans le travail de Levine, sa relation aux hommes sont authentiquement socialistes. Nous avons cherché à montrer que les traits problématiques de sa personnalité proviennent eux-aussi de la réalité, qu'ils sont déterminés par un caractère typique d'aujourd'hui, c'est-à-dire socialiste. Mais en même temps, ces traits, malgré leur typicité, ont aussi des aspects qui doivent être surmontés, mais à vrai dire autrement que ne le pense Levine, c'est-à-dire pas de manière ascétique. Cette idée s'exprime très finement dans le récit, sans affadir la vérité vivante, complexe. C'est précisément par suite de cette problématique que Levine est un homme vivant de notre époque : ce n'est pas une « figure idéale » morte, pas un « avorton de papier » mais un homme authentique, « avec ses contradictions ».

[1937]



*Annexe*

Konstantin Mitrochenkov.

*Andreï Platonov, Immortalité*

<https://gorky.media/context/v-sotsializm-vozmut-ne-vseh/>

Platonov a écrit *Immortalité* au milieu des années 1930 pour un recueil collectif sur les cheminots. Les écrivains participant au projet se sont vu attribuer de vrais ouvriers des chemins de fer soviétiques, dont ils devaient faire des personnages de leurs œuvres. Platonov a obtenu le chef de la gare de Krasny Liman, du chemin de fer de Donetsk, Emmanuel Tsetlin, qui dans le récit s'est transformé en Emmanuel Levine. La collection « Transport Ferroviaire en Fiction », à laquelle le récit était destinée, n'a été publiée qu'en 1939. Mais même avant cela, *Immortalité* avait été publiée dans la revue "Critique littéraire", qui n'avait jamais, ni avant ni après, publié d'œuvres d'art, et dans le recueil de nouvelles de Platonov *La rivière Potudan* (1937).

*Immortalité* se compose de plusieurs scènes de la vie quotidienne d'Emmanuel Levine et de la station Krasny Peregon dont il a la charge. Levine lutte contre l'inconscience de ses subordonnés, cherche un moyen d'organiser le trafic ferroviaire de manière plus rationnelle et réfléchit au socialisme à venir. Le point culminant de l'histoire est sa conversation téléphonique avec Lazare Kaganovitch : le commissaire du peuple aux chemins de fer s'intéresse à la situation à la gare et reproche à Levine de trop travailler et de dormir trop peu.

Levine pourrait être qualifié de héros réaliste socialiste exemplaire, sans son étrange mélancolie et son détachement de la vie, que même les critiques les plus favorables ont notés. Le chef de gare a une femme et une fille, mais elles sont loin, à Moscou. La seule personne proche de Levine est la cuisinière Galina, qui l'aide dans les tâches ménagères. Levine est très occupé et supporte stoïquement toutes les difficultés, mais parfois la solitude et la tristesse, confinant au désespoir, font surface. Par exemple, lors d'une conversation avec l'officier de nuit Pirogov :

« Qu'est-ce qui ne va pas chez vous, camarade Pirogov ? Avez-vous un chagrin secret ?

– Il n'y a pas de chagrin, patron...

"Je n'ai pas plus de bien que toi, moi aussi je suis un homme pauvre, peut-être plus pauvre, plus malheureux que toi !" s'exclame Levine, laissant pour un instant libre cours à son indignation. »

Dans une note sur ce récit publiée en 1937 dans le périodique *Revue Littéraire*, Georg Lukács (qui faisait partie du même cercle que Platonov) parle de « la tristesse ascétique et de l'abnégation » du chef de gare. Il relie ces expériences négatives à la situation historique dans laquelle se trouve Levine. Participant avec d'autres citoyens soviétiques à la construction du socialisme, le personnage principal de l'histoire souffre de l'incohérence du projet utopique avec la modernité, qui n'est pas totalement libérée des vestiges du passé. Comme l'écrit Lukács, Lewin vit dans un état « d'anticipation mentale du futur ».

La note de Lukács sur *Immortalité* s'appelle « Emmanuel Levine », du nom du personnage principal de l'histoire, et ce n'est pas un hasard. Développant sa théorie du réalisme (socialiste) dans les années 1930, Lukács a placé en son centre le concept de « personnage typique », dont la fonction était de donner une expression « sensible et tangible » aux « grandes tendances historiques ».

Revenons à Levine. Le chef de gare s'associe à l'ère de transition et suggère que dans la société socialiste à venir, il n'y aura pas de place pour des gens comme lui :

« Levine se pencha et marcha le long des voies jusqu'au parc d'arrivée lointain. "N'est-il pas possible de mettre en place un système d'information préalable là où les trains sont formés ?", pensa-t-il en souriant. Comme c'est étrange, il avait l'habitude de ne penser à son travail qu'avec passion. Comme il est ennuyeux ! Quel intérêt pourrait-il y avoir pour une autre personne de vivre avec lui ? Guère ! Combien de temps lui reste-t-il à vivre ? Eh bien, vingt ans, non, moins, il faut vivre plus tôt ; après tout, il serait gênant qu'une figure aussi archaïque existe dans un monde brillant, dans une société brillante : rotation des wagons, réduction des temps morts, vitesse commerciale, horaire...

– Non ! – Le chef de gare solitaire a éclaté de rire. – De tels diables ne seront pas là : ils mourront ! Ou bien ils prendront leur retraite quelque part, s'assoieront sur les décombres et en parleront comme des grands-pères aveugles... »

En d'autres termes, Levine se considère comme un médiateur entre le passé et le futur. Le même mot – médiateur – peut décrire sa fonction dans l'histoire.

Les subordonnés abordent constamment le chef de gare avec diverses demandes. Certaines personnes ont besoin d'aide pour élever des poulets, d'autres ont besoin de trouver un emploi à leur femme dans un journal local. Levine écoute attentivement chaque pétitionnaire et décide qui aider et à qui refuser. En même temps, il ne part pas d'idées personnelles sur ce qui est juste, mais des tâches qui attendent les « bâtisseurs du socialisme ».

Ainsi, Levine réprimande le cheminot Zakharchenko pour un accident sur les voies et l'accuse de cupidité :

« Tu es gourmand, Zakharchenko ! Vous habitez à dix kilomètres d'ici et chez vous, avec votre femme, vous fabriquez des pots pour les vendre. Vous vous changez, vous arrivez, et vous vous asseyez aussitôt devant le tour de potier. Ensuite, tu dors un peu, tu te rassieds aux pots et tu travailles jusqu'au prochain quart de travail, puis tu viens ici... Tu viens ici déjà fatigué, presque malade, tu as besoin de dormir, et tu prends le train.

On aurait pu s'attendre à ce que Levine menace désormais Zakharchenko de la punition la plus sévère, mais le chef de la station adopte, de manière inattendue, un ton conciliant :

« Combien de roubles vous et votre femme retirez-vous des récipients ?

"Oui, six cents roubles, ils ne sortiront plus", répondit docilement Zakharchenko.

"Vous mentez, vous gagnez plus", a déclaré Levine. "Mais ce n'est pas suffisant pour deux." Je vais vous apprendre comment gagner plus : nous avons besoin de pots, il n'y en a pas assez en Ukraine. Vous venez me voir après votre quart de travail, je vous établirai un emploi du temps : quand vous aurez besoin de dormir, quand remuer les casseroles, quand y aller. Vous viendrez chez nous frais, vous n'aurez aucun accident et vous aurez le temps de faire davantage de pots.

Au lieu de punir Zakharchenko, Levine décide de l'aider à organiser plus efficacement son industrie artisanale. La sympathie et une attitude bienveillante envers les faiblesses humaines n'y sont pour rien (avant

cela, Levine avait menacé un autre subordonné coupable d'expulsion du parti), le chef de gare comprend simplement que les pots sont désormais tout aussi nécessaires que les chemins de fer.

La réaction de Zakharchenko aux propos de son patron est révélatrice. En sortant du bureau de Levine, il voit le reflet de son visage dans la lanterne et dit : « Eh, espèce de plouc de Moscou, diable gourmand ! - dit-il dans le verre. "Vous adorez avaler des crêpes... Mais ce sont tous des pots, des diables d'argile..." Levine donne non seulement des instructions à ses subordonnés, mais il les aide également à se "reconstruire". En reprenant les concepts du livre de Catherine Clarke sur le roman soviétique, on peut dire que le chef de gare d'*Immortalité* joue le rôle d'un mentor, aidant d'autres personnages à passer de la « spontanéité » à la « conscience » - ou du moins à s'engager dans cette voie. .

Mais Levine a aussi une sorte de mentor – Kaganovitch, qui appelle de manière inattendue Krasny Peregon dans la dernière partie du récit. Après avoir reproché au chef de gare son inattention à sa santé (« si vous vous ruinez la santé à Peregon, j'enquêterai sur cette affaire comme pour des dommages causés à des milliers de locomotives »), le commissaire du peuple aux chemins de fer rappelle à Levine que la construction du socialisme nécessitera des efforts encore plus grands et de la conscience : « Nous devons survivre à l'hiver, grandir pour lui et ne pas nous habituer à l'idée qu'il va passer. L'homme ne doit pas non plus s'habituer à lui-même, car il s'accommode alors du monde entier, et celui-ci est encore mauvais... »

L'apparition inattendue dans le récit de Kaganovitch – à l'époque l'un des personnages les plus puissants de l'URSS – s'explique facilement par le désir de Platonov de flatter les autorités et de se réhabiliter pour les œuvres politiquement peu fiables du début des années 1930. Mais cet épisode peut être lu un peu différemment.

Kaganovitch est le seul « vrai » personnage de l'histoire qui parle sous son propre nom. Lukács, si l'on se souvient du livre *Le roman historique*<sup>8</sup> (1937-1938), pourrait le qualifier d'« individu historique mondial », celui dans les actions duquel se manifeste la logique même de l'histoire. Levine accomplit simultanément les tâches quotidiennes

---

<sup>8</sup> Trad. Robert Saille, Paris, Payot, 2000

d'un chef de gare et participe à la construction du socialisme - en d'autres termes, « existe dans deux dimensions à la fois : personnelle et historique mondiale », comme l'écrit Robert Bird dans son essai sur *Immortalité*. Cependant, Levine ne se situe pas seulement entre deux mondes, mais agit également comme médiateur entre eux, mettant en œuvre les instructions du parti et sensibilisant ses subordonnés. C'est dans la scène des conversations téléphoniques que son rôle de médiateur devient le plus visible. Kaganovitch et Levine parlent comme s'ils étaient liés par des liens étroits, bien que rien dans l'histoire n'indique qu'ils auraient pu se connaître auparavant.

Dans *Immortalité*, l'histoire d'un simple directeur de gare se transforme en une allégorie de la construction socialiste. Il montre comment, même dans les événements les plus insignifiants et les plus ordinaires, le rythme inexorable de l'histoire mondiale se fait sentir. C'est probablement la raison pour laquelle le récit, contrairement à de nombreuses autres œuvres de Platonov, a été publiée du vivant de l'écrivain et a même reçu des éloges discrets de la part des fonctionnaires littéraires. Pourtant, parler du caractère opportuniste de ce travail, comme le fait Anatoly Mazaev, ne semble pas tout à fait correct. Platonov utilise de nombreux éléments du modèle réaliste socialiste, mais l'image du chef de gare qu'il a créée est très différente des « héros positifs » typiques de l'époque – avec l'attente d'un avenir utopique, elle concentre les angoisses cachées du présent, vouée au rôle peu enviable de « l'ère de transition ».

